

LETTRE D'HIPPOCRATE À DAMAGÈTE

Henri de Boulainviller, *Lettre d'Hypocrate à Damagète*, éd. Renée Simon, in *Œuvres philosophiques*, éd. Renée Simon, La Haye, Martinus Nijhoff, 1973-1975, 2 vol., d'après l'édition *Lettre d'Hypocrate à Damagète. Traduction*, Cologne, Jacques le Sage, 1700, I, p. 314-339.

Les affaires publiques et particulières qui m'occupent sans intervalle m'ont dépossédé tout à fait de ce bienheureux repos où il m'était permis de jouir de moi-même. Ce n'est pas, Damagette, pour donner du mérite à ma lettre que je me plains à vous d'être emporté par ce torrent des conjonctures de notre République, mais pour me justifier de m'être passé si longtemps du commerce commun de notre esprit et de nos pensées; contentez-vous de ce témoignage et ne me reprochez pas mon silence.

Voici le détail de mon voyage d'Abdère et de la visite que j'y ai rendue au fameux Démocrite. Notre Sénat, pressé de finir avec les villes de la Grèce les anciennes difficultés des otages, m'engagea aux Kalendes de Mars d'aller négocier avec les Abdériens. J'acceptai avec beaucoup de joie l'honneur de cette députation, et, si je vous l'ose dire en secret, le plaisir de voir Démocrite me fut plus sensible que l'intérêt même de ma patrie qui m'était confié avec éclat. À quelques milles d'Abdère, tout le peuple se répandit dans la campagne pour venir au-devant de moi, moins pour honorer mon arrivée que par un empressement inutile de trouver auprès de moi la guérison de ses maux. Vous savez, Damagette, combien sans l'avoir mérité, combien mon nom a fait de bruit dans la Grèce, et à quel point on s'est laissé prévenir en ma faveur du peu de capacité que j'ai dans la médecine. Ces pauvres Abdériens se pressaient pour m'approcher; l'un se plaignait d'une débilité d'estomach, l'autre d'une pulmonie, l'autre d'une tension de ventre qui lui faisait appréhender l'hydropisie, celui-là de vertiges, et la plupart de dissenteries, dont ce climat est presque toujours infecté, soit parce que les sables et les rochers repoussent la lumière et entretiennent une perpétuelle incendie en l'air, soit parce que les fruits qui sont délicieux empoisonnent les corps. Mais comme il ne m'était pas possible de satisfaire à cette foule par mes réponses, je me renfermai à leur dire à tous: «Tenez-vous gais et contents, nous nous verrons en particulier». Je ne vous dirai rien de ce qui se passa à mon égard de la part du Sénat de cette ville. J'en reçus les honneurs ordinaires, et finis en peu de jours avec lui les négociations qui m'avaient été commises, dont il serait inutile de vous rendre un plus grand compte, car je ne vous écris que pour vous

parler du grand Démocrite.

Je priai instamment ceux qui avaient les ordres de la ville de m'accompagner, de me conduire chez ce vrai philosophe, dont ils furent surpris, s'étonnant qu'un homme de ma réputation, disaient-ils, eût tant d'empressement de voir un fol, mais un fol dont la vie, les mœurs et les manières étaient outrées, qui se sentait lui-même si peu capable du commerce des autres hommes qu'il s'était jeté dans une solitude où il ne voyait personne, et où il passait sa vie à rire seul, sans qu'on pût découvrir quelle pouvait être la cause de sa maladie. Ah! mon cher Damagette, je pensai, ce que je ne leur osai dire, que la folie était de leur côté, car y a-t-il homme dans nos temps capable d'une plus exquise et d'une plus éminente sagesse?

À quelques pas de la ville, il y a un vallon duquel s'élèvent un grand nombre d'aulnes et de peupliers qui le dérobent à la vue, car on ne découvre d'abord qu'une plaine, et ce n'est qu'en s'approchant qu'on descend insensiblement dans un fond par des avenues d'arbres. C'est le pur ouvrage de la nature, l'art n'y a point de part, et quoique cette solitude soit dans le voisinage d'une ville célèbre, l'écart y est si bien ménagé qu'un philosophe n'y a point à craindre la contagion du commerce du monde. Le hasard y a fait rencontrer tout ce qui suffit au besoin du sage; des eaux naturelles y tombent en abondance; des plantes et des fruits y croissent, d'autant plus salutaires que la main des hommes n'a point altéré la nature, et l'excès des saisons, qui ne peuvent aborder parce que ce lieu se défend contre elles de tous côtés, n'interrompt pas l'attention du philosophe, qui s'y trouve également à l'abri de la rigueur des temps et du concours importun des hommes. Comme nous descendions, un de ceux qui me conduisaient me fit jeter la vue par un endroit où je découvris Démocrite. Je ne m'arrêtai là que quelque temps pour admirer ce philosophe sans l'interrompre. Il était assis sur une pierre à la porte de sa cabane. Il me parut de taille médiocre, extrêmement maigre, le visage large, les yeux petits, le nez grand, et fort aquilin sur le bout, la barbe longue et négligée. Il n'était vêtu que d'un double sac qui lui laissait une partie des bras et toutes les jambes nues. Il était chauve, et le peu de cheveux qui croissait autour de la tête marquait son grand âge par leur extrême blancheur. Il écrivait sur ses genoux. Il avait autour de lui un grand nombre de livres, et un peu plus loin des cadavres d'animaux que je jugeai bien qu'il avait ouverts et disséqués. Après quelques moments d'application il levait la tête, et la tournant de cà et de là en

souriant, quelquefois il poussait le ris jusqu'à l'éclat, et puis retombait sur son ouvrage avec l'application la plus profonde, d'où souvent il sortait pour aller examiner le dedans de ces animaux. Enfin l'empressement de lui parler me fit descendre. Je jugeai à propos d'être seul pour le mieux posséder et avec plus de liberté. Je le trouvai la tête baissée, attachée à son ouvrage. Je demeurai là tranquillement, pour ne le pas distraire, et levant la tête à son ordinaire, il m'aperçut. «Soyez le bienvenu, dit-il; qui vous fait venir? qui vous fait approcher d'un homme si peu sociable que moi? - La voix publique, lui dis-je, qui répand de si grandes choses de vous. - Qui êtes-vous, repartit-il, qui parlez si mal? apparemment vous sortez de la foule des hommes, vous m'en imposez. Ne sais-je pas que la voix publique est la voix de ce grand nombre de fous qui concertent contre la sagesse et la vérité, qui ont intérêt de faire régner l'ignorance et de déshonorer les philosophes à cause de leur imprudence à déclarer la vérité? Ne laissez pas de me dire votre nom, votre patrie, et le sujet de votre présence en ces lieux. - Je suis Hippocrate, lui dis-je, plus connu par le bruit d'une réputation mal fondée que par un vrai mérite. - Je vous connais, me dit-il, vous êtes ce médecin fameux que le peuple enchanté de superstitions croit être le confident d'Esculape. Je ne laisse pas de vous distinguer des autres hommes. Le progrès que vous avez fait dans la connaissance de la nature, et particulièrement du corps humain, des aliments et des plantes qui lui conviennent pour sa nourriture et pour la guérison de ses maux, est assez connu par vos ouvrages; vous méritez que je vous écoute et que je vous parle. Approchez, et prenez cette pierre pour votre siège. Ça, que souhaitez-vous de moi? - De savoir trois choses, lui dis-je, sur lesquelles, après toutes mes applications, je suis peu content de moi-même; la première, ce que vous pensez de l'auteur de la nature et des religions qui nous engagent à des devoirs envers lui; la seconde, si les mœurs des hommes dépendent de leur tempérament ou du choix de leur raison; la troisième, si l'homme est quelque chose de plus que la matière qui le compose, si le feu qui l'anime est céleste et durable, et après sa résolution si la mort ne lui ôte que la figure et non pas l'être. - Quand je ne vous connaîtrais pas, ô Hippocrate, dit-il, les trois questions que vous me faites ne me découvrent que trop l'éminence de votre esprit et le mérite que vous avez dans la philosophie, ayant atteint à ces trois termes jusques où les hommes ordinairement ne portent point leurs réflexions. Ne vous attendez point à de grandes réflexions; voici ce que j'en pense.

La pluralité des Dieux est une erreur trop grossière pour des sages. Il n'y a

que l'un de ces deux partis à prendre: ou de n'en point croire, et de donner l'ordre et le mouvement du monde à certains cas fortuits qui établissent par hasard la figure et les images des choses, ou de n'en reconnaître qu'un dont l'essence soit incompréhensible, qui soit au-dessus des temps, qui porte son éternité dans son sein, qui soit tellement au-dessus de nos idées que notre prudence doit détacher nos vues de dessus lui, pour ne l'admirer que dans ses créatures.

La prévention de mes premières écoles m'avait malheureusement engagé à l'insolente liberté de ces sectes qui composent tout l'univers de points et d'atomes dont le mouvement perpétuel et incertain change les décorations du monde. Sur ce détestable principe je traitais la divinité de mensonge, j'insultais la faiblesse de ceux qui la reconnaissent, et j'imputais à l'étourdissement que produit la crainte dans l'esprit des ignorants cette attache à la divinité et à ce faste des religions qui lui sont consacrées. Mais vous le dirai-je, Hippocrate? Je n'étais pas d'accord avec moi-même, ma raison voulait un Dieu, et enfin le temps, les voyages et les réflexions libres m'ont désabusé. J'ai découvert qu'il n'y avait que l'ignorance, gagnée par le libertinage ou l'artifice de la vanité, qui fait de l'impiété un mérite de distinction, qui peut porter le cœur à cette rébellion.

Il y a tant de choses qui nous viennent trouver jusques au fond de nous-mêmes, pour nous forcer à croire qu'il y a un Dieu, un Être infini duquel sortent également la fécondité, l'ordre, la beauté, le mouvement et la nature de toutes choses! Ouvrez les yeux, et Dieu se trouve partout à votre vue; vous ne voyez rien que l'homme et le hasard aient pu faire. Plus nous nous appliquons, plus nous nous apercevons de ce caractère de grandeur qui se répand partout; de la bassesse de la poussière à la majesté de la lumière, tout nous mène à Dieu. L'immensité des cieux roule d'un mouvement aussi rapide que régulier; ces astres logés dans cet espace infini, ce flambeau qui distribue le jour, cette planète inférieure dont la marche bizarre change continuellement, l'état des corps corruptibles, cette masse de terre qui s'appuie sur elle-même, qui marque le centre de l'univers par la place qu'elle y tient, qui n'a que des trésors dans son sein, d'où sortent les richesses continuelles qui la couvrent, et la matière et l'esprit qui forment tous les vivants, ces eaux qui remplissent tous les abîmes et qui par des routes à nous inconnues l'humectent partout et se distribuent en une infinité de rendez-vous, d'où elles se répandent et fournissent les campagnes de fontaines et de rivières, ce monde d'atomes légers qui occupent le vide de l'univers, dont la fluidité obéit aux autres

corps de la nature, qui cède sa place à la lumière sans la quitter, qui fait respirer tous les vivants, cet esprit dévorant qui n'a point de domicile certain, qui se trouve partout enseveli dans la matière, qui s'en échappe, qui détruit tout, qui s'évanouit faute d'aliments et dont la fureur menace l'univers et sert d'accent à la colère du ciel, enfin ce partage des deux mondes, l'un sans corruption, l'autre dans une révolution et un passage perpétuel de la destruction à la réparation, sont les arguments parlants de la vérité de leur auteur. Vous ne sauriez faire un pas dans la recherche de la nature que vous ne trouviez un miracle. Regardez ce qui vous environne, examinez-en les commencements: tout vient de rien et tout s'en retourne à rien; les cendres de la corruption servent de germe à la génération, tout se trouve lié et dépendant, et sans peine et sans embarras les figures des choses s'effacent et se renouvellent à notre vue, et nous-mêmes suivons ce flux sans nous en apercevoir. Pendant que tout le détail est dans cette inégalité continuelle, la face de l'univers est toujours la même.

Ce changement par lequel passent toutes les choses d'ici-bas ne peut être l'effet du hasard et de ce mouvement imaginaire d'atomes, rien n'étant mieux réglé, plus suivi et plus durable que ce tour et retour de corruption et de génération. Tout meurt pour revivre, et tout vit pour mourir. Cet ordre de révolutions, certain comme il est, ne marque pas moins la puissance de l'auteur que l'éternelle incorruptibilité des astres et des planètes. Descendez plus bas, approchez de la plus vile nature; un insecte, un ver a son ordre dans lequel l'un est toujours comme l'autre par la figure et par son instinct, et qui voudrait arrêter ses yeux à les examiner découvrirait mille prodiges du Tout-puissant dans la fabrique de ces chétives créatures. Y a-t-il rien de plus magnifique que l'or, l'azur et les couleurs brillantes peintes sur les ailes des papillons de Chypre et sur la peau des serpents de Libye? Y a-t-il artisan plus entendu que l'araignée, de prévoyance mieux exécutée que celle de la fourmi? Peut-on trouver plus de dessein qu'il y en a dans la conduite des animaux de proie, plus de tendresse et de vrais soins qu'ils en ont pour leurs enfants? Examinez la moindre des plantes. Elle a dans son espèce sa figure et sa vertu uniforme et certaine. Enfin, parcourez tous les objets et vous ne sortirez pas de l'admiration; ce qui paraît même être le suite pure du hasard comme le caprice des saisons, l'inégalité dans les fruits de la terre, ces tremblements, ces tempêtes sur la mer, les vomissements de feu des entrailles des montagnes, les météores lumineux, le tonnerre, la foudre et tout ce qui nous surprend par des événements extraordinaires, sont tous effets de causes certaines

dont les ressorts nous sont inconnus, comme les crises qui surviennent dans les mouvements des maladies.

Mais sans qu'il soit besoin de parcourir ce grand univers, admirons l'homme qui en est l'Idée. Ce serait à vous, Hippocrate, à m'ouvrir ces mystères et à me découvrir et conduire dans cette nuit épaisse sous les voiles de laquelle le Tout-puissant a caché tant de miracles. Que de composition et que d'ordre en si peu d'espace, que d'étendue et que d'abrégé dans les parties, que de beauté dans la figure, que de facilité dans l'usage de la vie, que d'accord dans l'action des organes, que de fidélité et d'union dans le sentiment extérieur, quelle infinité d'instruments pour le mouvement si prompt, si juste et si aisé, que d'exactitude dans l'ouïe, que de vérité et de sureté dans la vue, que de concert et de discernement dans l'odorat et dans le gout! Cette machine si diverse dans sa composition demeure dans une unité inviolable et dans son principe, et dans son action; il y a un rapport inconcevable des parties aux parties et des parties au tout, de sorte que l'action qui se termine à une est cependant l'action de toutes, et le Tout-puissant a tellement achevé l'économie de ce monde raccourci qu'il a fait un ornement de ses superfluités même, par les ongles et les cheveux. Ce serait à vous, Hippocrate, comme je viens de vous le dire, de me tirer des ténèbres l'intérieur de cet homme, ses os qui le soutiennent et qui établissent la forme de sa figure, leur liaison, leur commerce à la vie, ses muscles, ses nerfs, ses vaisseaux, qui sont autant d'instruments et de canaux pour la nourriture, l'action et le sentiment, ses chairs qui remplissent les vuides, qui forment la plénitude et la rondeur des parties toujours humectées, toujours vivifiées par ce nombre infini de vaisseaux qui les traversent de tous côtés, cette pellicule qui les couvre, quoique mince et délicate, ne laisse pas de soutenir l'atteinte des choses extérieures, de cacher le secret de la machine et d'y faire l'embellissement de la figure. Mais qui peut donner l'équilibre à ce corps pour la justesse de son mouvement, de sa marche et de son repos? Il n'est établi que sur la plante de ses pieds, et en toutes assiettes hautes et basses, sans attention et sans peine, il trouve d'abord son aplomb et son équilibre dans les postures les plus contraintes, dans les mouvements les plus forcés et dans la plus grande rapidité de sa course. Qui peut comprendre la conduite des nourritures, les instruments et les foyers destinés à cet usage, par combien de parties les aliments passent-ils pour parvenir à la pureté où le feu vital les fait passer en la propre substance du corps? Dans la première, ils sont broyés et agglutinés d'une salive acide qui commence à les cuire, dans la

seconde ils sont digérés par la chaleur et la bile dissolvante qui les rend liquides; dans la troisième ils sont affinés et colorés, et dans les autres ils sont vivifiés et rendus capables de l'union à la substance, et en toutes ces coctions il y a des séparations et des excréments qui ont tous leurs issues, ou par les grandes voies ou par les transpirations. Tout cet œuvre se fait insensiblement et sans interrompre l'action ordinaire.

Y a-t-il rien de plus admirable que l'autre nourriture qui se fait par la respiration? Qu'en pensez-vous, Hippocrate? Ce grand océan d'air a son flux et reflux dans le cœur des vivants; il y porte l'esprit et la vivacité, et comme je le présume, il meut les poumons et par eux ces vaisseaux des humeurs dont la fixation et le repos fait la mort. Nous respirons un air salubre et nous l'expirons à l'instant éteint et corrompu. C'est ce qui engage la servitude indispensable et perpétuelle de ces deux actions. Avec quel art le Tout-puissant a-t-il construit les conduits de cette nourriture céleste si inaccessible à tous autres corps! des membranes délicates, une éponge concave, de faibles tuyaux reçoivent cet air et le repoussent de moment en moment sans discontinuer. Ils commencent la vie par ce mouvement et la finissent par leur repos. Passons de ces miracles à d'autres bien plus surprenants. Dans une masse de moelle dont la tête est remplie, où par l'examen le plus exact qu'on en fait on ne trouve que petits ventricules et moins de détail que dans les autres parties, là, par des progrès que notre pénétration la plus grande ne découvre point, ce qui n'était qu'aliment et qui par tant de différents soins de la nature a passé du sang à l'esprit, s'élève à une belle agilité par le dégagement de tout poids et de toute matière terrestre, car ce n'est plus qu'air et feu, qu'incessamment les images des objets en sont formées au premier rapport des sens. Nous ne pouvons aller plus loin, Hippocrate. Comment se fait le reste? comment ces images sont-elles durables, comment l'une se fait-elle par l'autre? Où sont rangées ces idées infinies que les sens excitent en nous à tous moments? mais d'où vient le discours intérieur, et la comparaison qui se fait de ces idées, qui donne cette rectitude pour le choix, pour le mouvement, pour la réflexion, cette vue de préférence pour les décisions, cette vertu féconde pour faire sortir de cette diversité d'idées de nouvelles images qui n'empruntent rien des sens? Qui peut établir ce petit monde d'Esprits volatils, leur imprimer un ordre et leur donner cet état de consistance qui fait que l'homme demeure dans l'état des mêmes dispositions de raison, d'opinion et de connaissance? Et enfin, est-ce un bouleversement qui se fait de ces images dans les vapeurs du sommeil, qui

embarrasse les dormants dans des histoires si bizarres? Si cela est, comme il est difficile de l'imaginer autrement, par quel prodige cette affreuse confusion passe-t-elle au moment du réveil à la clarté de la constitution ordinaire?

Hippocrate, ce n'est pas ici le lieu de prouver dans toute son étendue la divinité par ces œuvres visibles. Après ce peu de réflexions que nous venons de faire, peut-on s'obstiner à ne pas reconnaître l'excellence de cette nature universelle, et le dépôt que le premier auteur lui a confié de sa puissance? Il ne faut que des yeux pour être adorateur, comme je vous l'ai déjà dit. Il ne faut que sortir de ce sommeil pesant où nous vivons dans l'usage de tant de prodiges pour être pénétrés de la vérité de ce grand ouvrier; la raison n'a plus de peine, elle est sa preuve à elle-même, elle naît convaincue. La main qui l'a travaillée lui a laissé une impression secrète, qui est pour elle un sombre souvenir qui la rappelle à Dieu; pour peu qu'elle soit libre d'erreurs qui la débauchent, elle se confirme dans cette vérité quand, de l'examen de toutes les choses qui l'environnent, elle revient à elle pour reconnaître que l'idée qu'elle a du vrai et du beau ne peut venir que de ce grand auteur, que son niveau, son plomb et son équerre n'est ni son ouvrage, puisqu'il ne les a point précédés et qu'elle les a trouvés en elle, ni celui du hasard qui ne peut donner ce qu'il n'a pas, mais un don du Tout-puissant, qui s'est fait en elle une légère copie de lui-même, car c'est cette raison qui règne partout qui s'est rendue maîtresse de l'univers, qui en a su mettre en usage toutes les parties, qui a mis la nature dans sa beauté par les arts, dans son jour par les sciences et, par la politique, contraint les hommes à livrer leur liberté pour leur repos, c'est cette raison qui parle de Dieu en eux malgré eux-mêmes, c'est cette raison qui se sent contrainte d'avouer un Dieu, et de le publier partout par la voix des peuples et des nations. Allez chercher par toute la terre, vous ne trouverez pas de société si petite qu'elle soit qui ne reconnaisse un Dieu, de nation si barbare qui ne l'invoque dans ce concert universel qui s'établit parmi tous les hommes, sans étude, sans examen et sans discours. Le sage qui découvre les preuves convaincantes de cette vérité inspirée a-t-il d'autre parti à prendre que celui de reconnaître et d'adorer l'éternel, le tout-puissant et l'ouvrier de toutes choses?

C'est cette nécessité de croire un Dieu qui engage indispensablement les hommes à des devoirs envers lui, de sorte qu'il faut demeurer d'accord que le premier fondement de religion est dans notre cœur. Notre raison l'y trouve, et bien loin de débaucher ce premier instinct, pourvu qu'elle ne soit ni étourdie par le

trouble des cupidités, ni forcée par les exemples continuels et pressants du libertinage, elle le perfectionne, elle le fait éclairer, le cœur lui sert d'appui et elle devient la lumière du cœur. Cette noble disposition, qui distingue si éminemment l'homme d'avec les animaux, n'a pas été négligée par les politiques. Ils ont reconnu très sagement que l'homme était plus susceptible par ces endroits que par tous les autres, que les effets de la puissance et de la force n'étaient pas durables, qu'il était aisé de passer de la crainte au désespoir, et du désespoir à des résolutions contre lesquelles l'usage de ces grands moyens n'était pas toujours heureux. Mais les religions qui sont naturelles au cœur et à la raison, qui intéressent la divinité, qui font goûter leur servitude, et parce qu'elle est honorable, et parce qu'elle est le prix certain d'une infinité de récompenses que les auteurs de leurs lois et de leurs doctrines ont présentées comme un appât à l'amour-propre, ces religions, dis-je, soumettent les hommes et les préviennent contre les amorces de la liberté, et quand il s'en trouverait quelques-uns dans le corps des sociétés qu'une humeur plus audacieuse porterait à ne point écouter et à découvrir l'artifice de la politique, ils sont enveloppés par le grand nombre, et toujours contraints de suivre ce mouvement public pour éviter leur décri et souvent leur perte. Permettez, Hippocrate, que je vous parle avec confiance. Je dois croire par le mérite de votre esprit et par le progrès de vos applications que vous n'êtes pas du nombre de ces impies, mais que suivant la vérité que vous n'avez point effacée de vous-même, qui vous rend fidèle à la reconnaissance de l'Eternel, vous n'êtes point la dupe de ces grands détails des religions que la politique établit par toute la terre, selon l'état et le naturel des nations; et comme vous louez le dessein des inventeurs, et qu'il est de la sagesse et de la justice de n'interrompre point l'ordre de la vie commune, vous honorez, vous suivez des lois, des cérémonies, des doctrines et un culte dont vous connaissez les erreurs, préférables aux plus grandes vérités. Il est donc vrai de dire que les religions sont fondées dans la nature, où la main du créateur en a grave l'idée. Tout le reste est l'ouvrage de l'homme: du législateur ce qui se trouve de sage et d'ordonné, du simple et du craintif les superstitions, les bassesses et les amusements des symboles et des représentations.

Il faut convenir en général que ces établissements humains, qui figurent et rendent sensibles une religion, sont agréables à l'Eternel. Il en approuve le dessein, il en reçoit les vœux et les sacrifices, il se plaît à ce culte que la raison des plus sages a inventé. Il semble même que la diversité des formes sous

lesquelles les peuples l'adorent différemment est un caractère de fécondité dans les honneurs que lui doivent les créatures. IL en a donné des témoignages par les effets surprenants produits par des sacrifices et par des vœux publics.

Mais ce qui donne encore du mérite aux Religions, c'est qu'elles ont toutes une pureté toute entière, des maximes toutes justes et de très louables desseins. Enfin, elles autorisent les lois, elles maintiennent les Etats, protègent le Prince et le Magistrat et versent sur son front cette majesté qui attire le respect des peuples. Elles procurent le repos des particuliers qui, la plupart sans clarté et sans force d'esprit, succomberaient aux accidents de la fortune, s'ils n'étaient relevés par les espérances qu'elles leur donnent et par le vil prix qu'elles mettent à toutes les choses de cette vie.

– Je voudrais bien, lui dis-je, que vous voulussiez descendre de ces considérations générales à quelque chose de plus particulier, et vous servant de tant de découvertes curieuses et savantes que vous avez faites dans vos voyages, me dire un mot du caractère et du mérite des principales religions.

– Il faudrait pour vous satisfaire, cher Hippocrate, que l'âge ne m'eut pas effacé les plus belles parties de la mémoire, qui sont l'ordre et l'abondance. Il n'importe. Je sens du plaisir à vous parler et vous savez m'écouter et me suivre. J'ai trouvé partout les religions altérées, des principes et des établissements sages, suivis d'une infinité de nouveautés qu'un zèle superstitieux a incorporé[es] aux premières institutions que la pure raison avait introduites; c'est le pas glissant de ceux qui gouvernent les états. Ils n'osent éclater contre les débordements; l'usage de la religion, qui est d'assurer l'union publique et de maintenir la place du magistrat, se pervertirait si on voulait étouffer la superstition et donner des bornes à la cérémonie et au culte. Les hommes ne sont plus traitables, dès lors qu'ils sont prévenus qu'il s'agit de la cause du ciel.

Cependant, les religions ne deviennent odieuses et méprisables que par le funeste progrès que la populace aveuglée leur a donné, et qui va quelquefois si loin que tout ce qu'elles eurent de la sagesse des plus grands hommes ne s'y reconnaît plus. Il ne leur reste qu'un mélange monstrueux de traditions imaginaires et de rites ridicules; c'est une des principales études qui a occupé l'oisiveté de mes voyages. J'ai essayé partout de m'instruire de l'origine des

religions, et par les monuments que j'ai recherchés et par la vive instruction de ceux qui me paraissaient plus profonds dans leur doctrine. Après avoir démêlé dans chacune l'ancien établissement qui est toujours le bon d'avec les impuretés de l'ignorance, je n'ai pas eu de peine à découvrir le louable dessein des premiers inventeurs. Il m'a paru partout qu'ils se sont proposé la reconnaissance d'un Être infini, ayant suivi en cela la doctrine de la nature, qui nous inspire que leur âge est si profond dans l'abîme du passé qu'ils n'ont plus de vestiges dans la mémoire des hommes, et qu'enfin ils sont tous sortis du fond de l'Orient, et que si on leur peut attribuer aujourd'hui une nation, ce ne peut être que celle des Hébreux et des Chaldéens, en ce qu'il n'y a qu'eux qui aient la possession de l'antiquité, les idiomes et les caractères qui leur en conservent le secret étant inconnus à toutes les autres nations. Les Égyptiens semblent avoir été les premiers qui aient eu leur communication, de laquelle ils ont tiré l'esprit des religions, l'ouverture des sciences et le secret de la magie, qui ont passé à nous, et de là à tous les peuples de la terre. Mais ces précieux dépôts se sont bien altérés dans le chemin qu'ils ont fait pour passer de leur origine à cette participation universelle, où ils ne sont plus que des images effacées et des notions confuses auxquelles il ne reste que le goût et quelques traits du caractère de la noblesse de cette première origine.

J'ai appris de deux Alkemenes de Babylone, savants Chaldéens, que l'adoration formelle de Dieu n'a pas de plus ancien titre que chez eux. Ils m'ont fait voir la lettre et le caractère par lesquels ils signifient l'Eternel, où je reconnais clairement que les Hébreux et les Égyptiens ont puisé; l'imitation en est sensible. J'ai entrevu de ce qu'ils m'ont communiqué de leurs autres caractères et signes traditionnels, sur lesquels la religion du secret est inviolable, (car après beaucoup de confiance qu'on s'acquiert auprès d'eux, ils découvrent leurs lettres, qui sont des mystères dont jamais Chaldéen ne donna l'éclaircissement), j'entrevis donc, dis-je, après de longues et de pénibles réflexions, que non seulement ils reconnaissent et adorent l'Eternel en lui-même, par la prononciation d'une lettre, mais qu'ils l'adorent dans son œuvre, dans les planètes, dans les cieux, dans la terre, dans les animaux et dans l'homme même, aussi bien que dans tout le reste des parties de l'univers, de sorte que comme leur adoration se renferme dans la prononciation d'une lettre, ils en ont une infinité dont l'intelligence fait le fonds de leur doctrine, qui est constamment de beaucoup supérieure à la nôtre. Ils ont encore un autre établissement, si mes découvertes sont justes, car je ne vous cautionne, Hippocrate, que ma sincérité: ils prétendent que le grand œuvre est double, l'un

matériel, où nous sommes contenus, l'autre spirituel où sont une infinité d'esprits purs dont l'attention pour la participation à l'Eternel et pour la pénétration du monde matériel est incompréhensible à l'homme.

Ils ont quelques lettres, mais une infinité de signes dont ils appellent l'intelligence: magie, qu'ils mettent en usage pour s'attirer la communication de ces esprits, s'aider de leur coopération pour aller plus loin que les causes naturelles; c'est par eux qu'ils découvrent la nature dans son action la plus intérieure, qu'ils suivent le mouvement et l'ordre des cieux, qu'ils jugent de l'ascendant des planètes, de leur puissance à déterminer les événements. Ils établissent l'éternité antérieure de tout le grand œuvre, qui est demeuré dans un sommeil et un vain repos, jusques à ce que le premier auteur l'ait réveillé et ait donné la vivacité à toutes choses.

Le temps de ce réveil est d'une antiquité inconnue. L'Eternel l'a effacé de la mémoire des hommes, parce que s'ils l'avaient su, disent-ils, à force d'en examiner les circonstances, ils auraient découvert le second temps qui est celui du retour au repos et à l'interdiction de la nature. Ils donnent peu de jour à l'obscurité de leur doctrine sur le sujet de la nature de l'homme. Ils croient, si mon examen est juste, que le germe humain était dans le sein du chaos, que l'Eternel, après avoir mis cette masse dans son mouvement et ordonné ses parties, le fermenta de son haleine et en fit éclore l'homme double, qu'il distingua par les caractères du sexe à l'usage de la fécondité, que ce germe n'a pas seulement la force de figurer la matière, il a encore en soi la vertu de l'esprit pour animer cette matière figurée, que cette vertu est infinie et que ce feu qu'elle allume dans chaque homme est une étincelle éternelle qui ne s'éteindra jamais, qui use le corps comme la lumière d'un flambeau consume l'aliment qui la nourrit, qu'après la résolution, cette étincelle s'exhale et va se réunir à cette vivante lumière qui éclaire la présence de l'Eternel. Ils ont un grand nombre d'autres dogmes dans la circonférence de leur religion. Ils disent que le grand univers est un autel dont toutes les parties sont des dons dans la main de l'homme, pour être offerts par lui au Créateur, qu'il n'y a aucune de ces parties qui n'ait en soi l'idée de Dieu qui peut être adoré en elles, mais que l'homme est l'achèvement de son ouvrage, et le plus digne de servir de sujet à l'adoration qu'on doit au Tout-Puissant. C'est ce qui a donné l'ouverture à l'idolâtrie, car les premières nations, grossièrement informées de ces doctrines, au lieu d'adorer Dieu dans son ouvrage, se sont arrêtées dans la créature et ont oublié

le Créateur. Ils ont fait l'objet de leur adoration de ce qui n'en devait être que le sujet. Ils ont élevé des figures et se sont épuisés dans la prostitution de leur abomination, et nous-mêmes, cher Hippocrate, nous vivons dans l'héritage de ces imposteurs, que la longue antiquité ne laisse pas de nous rendre vénérables. Pour les lois et les maximes de la religion des Chaldéens, elles sont si fort enveloppées de mystères que le détail nous en est impénétrable. Je n'en ai rien pu découvrir que par ses dehors. Ils se distinguent par une grande modestie, par beaucoup de ménagement dans leur commerce avec les Etrangers. Ils aiment la solitude qu'ils emploient à la prière et à la recherche des vérités cachées de la Nature. Ils affectent de paraître absorbés dans une continuelle spéculation, de connaître les causes occultes, de trouver dans leurs lettres et dans leurs signes symboliques un grand nombre de vérités révélées, d'avoir une intime et très intelligible communication avec les esprits les plus purs. Ils disent que s'ils n'étaient pas liés au secret indispensable qui leur est confié, ils changeraient la face du monde par les lumières qu'ils y répandraient. Les hommes connaîtraient la vérité qui leur est inconnue par une participation sensible au monde spirituel; ils se désabuseraient de la plus grande partie de leurs opinions concernant la nature qui les environne et le mouvement qui les conduit, de sorte que leur religion consiste en une doctrine abstraite, incommunicable au dehors, du mérite de laquelle on ne peut juger, et à une adoration toute intérieure, comme je vous l'ai déjà dit, qui s'attache à quelque objet créé, dans la réflexion duquel ils adorent le créateur. Ils observent quelque ordre dans les jours. Au premier des sept, ils s'appliquent à la considération du ciel; ils emploient le second aux planètes, le troisième aux éléments, le quatrième à la terre, le cinquième aux eaux, le sixième aux animaux de tous genres, le septième à l'homme, et tout cela par pensée et quelque prononciation de lettre, sans aucun symbole ni figure extérieure. La doctrine fonditive est leur seul titre, leurs livres qui sont impénétrables par les signes, les figures et l'assemblage extraordinaire de leurs lettres n'ont point d'autorité; ce ne sont que des dépôts pour la facilité de leur mémoire et pour l'instruction de leurs enfants. Ils n'y croient que ce qui est conforme à leur tradition. Les Hébreux sont dans la même possession de l'antiquité, avec cette différence qu'ils ont des titres et des livres qui fixent à peu près une origine, au lieu que les Chaldéens n'ont point de date et ne laissent point voir de temps ni d'histoires qui les aient précédés. C'est tout ce qu'ils ont de singulier sur les Hébreux, qui les surpassent d'ailleurs en toutes autres choses, au moins selon l'opinion que j'en ai conçue après en avoir examiné longtemps la comparaison. Je remarque que c'est une seule famille qui s'est

distinguée dans les premiers temps par un dévouement à l'Éternel; il faut qu'une éminente sagesse et une prudence raffinée en ait conduit les chefs, car pour en assujettir la postérité, qui en devait sortir, à un respect indispensable et à une certaine confiance, ils ont laissé dans l'histoire de leurs traditions que le Tout-Puissant les avait choisis d'entre les nations de la terre, qu'il avait noué un pacte avec eux, dont la condition était de sa part la perpétuité et la domination, et de leur part une attache inviolable à son nom et une soumission à ses lois. Le sceau de ce pacte était l'effusion du sang de tous les enfants mâles dont ils sacrifiaient le prépuce aussitôt qu'ils voyaient le jour; cette famille qui ne s'est point écartée d'elle-même est devenue une nation considérable qui, demeurant attentive à la liaison de son sang par la distinction des lignes et des degrés par où elle est descendue, entretient chez elle un sentiment toujours présent de consanguinité qui les unit inviolablement, au lieu que ces traces et ces passages continuels d'un âge à l'autre s'effacent partout ailleurs.

Dans la suite des temps, il s'est élevé un homme d'entre eux d'une haute et sublime intelligence, et qui me paraît supérieur à tous ceux qui se sont distingués dans le cours des siècles. Nous n'avons point d'autre témoin de ses faits que lui-même, qui est l'auteur des livres qui consacrent ces peuples, qui portent le titre de son origine et de sa religion. Mais qu'il soit l'ouvrier, ou l'historien, ou l'inventeur de tant de faits héroïques, il est également louable et digne d'avoir le premier rang parmi les hommes. S'il est véritable, il a passé la portée humaine; s'il ne l'est pas, on ne saurait assez admirer sa sagesse qui a persuadé tout un peuple sans que la présence de tant de grands hommes qui ne le quittaient point de vue l'ait interrompu dans ses conduites, ni l'ait surpris dans le moindre de ces défauts qui sont inséparables de l'artifice et de la supposition. Sa sagesse est encore plus remarquable par la pureté de sa doctrine et par la sainteté qu'il a répandue dans les livres qu'il a exposés. Il s'est allié par là avec le ciel qui ne concertait point avec lui. Il a engagé les cœurs par la voie de la justice, il a employé avec excellence les trois moyens que la plus fine politique inspire pour bien serrer les liens de la société, et en perpétuer l'union: l'intérêt du sang, une morale sans reproche et des promesses d'une félicité prochaine prononcée sous la caution de tant de faits qui ont paru des prodiges. Ce qui découvre encore l'éminence et la vraie solidité de cette sagesse est l'expérience de tant de siècles après lesquels la Religion est aussi vivante que lors de son origine: c'est toujours le même peuple, les mêmes lois, le même Dieu et les mêmes espérances: voilà les caractères du législateur des

Hébreux. Il serait difficile, cher Hippocrate, que vous eussiez ce détail aussi certain que moi. Les Hébreux sont réunis et renfermés dans leur circonférence. Ils se communiquent peu au dehors et vous savez comme moi à quel point notre vanité nous fait mépriser les autres nations, et nous laisse dans l'ignorance de leurs histoires et de leurs mœurs. Pour moi, je me suis désabusé de cette erreur de la patrie. Je n'ai poussé mes voyages jusques aux extrémités de la terre que pour étudier les peuples qui l'habitent et pour juger du vrai bon et du vrai beau par la comparaison, qui est assurément la meilleure de toutes les mesures. Je me suis fort attaché à l'examen de la religion des Hébreux, en quoi j'ai été secouru par la communication d'Abiazare, docteur célèbre de cette nation. Ils reconnaissent un Dieu dans une idée bien plus magnifique qu'on ne fait partout ailleurs. Ils le rendent attentifs aux actions des hommes. Ils établissent une histoire où toutes ses actions sont déduites avec un ordre et une netteté incompatible avec la profonde antiquité. On y trouve partout la vertu préférée au crime, l'adoration de Dieu recommandée, un choix d'hommes justes, et une réprobation d'impies; des aventures qu'une confiance excessive et une prévention aveugle peuvent seules rendre croyables. Un homme contracte avec le Tout-Puissant, il reçoit ses promesses et ses ordres; il se distingue par un symbole, et de cet homme il en est sorti une nation, non pas par un mélange confus de familles, ni dans l'obscurité des âges, comme je viens de vous le dire, mais par des routes de générations qu'un soin religieux a consacrées dans tous les temps, et dont la mémoire et l'énumération fait une partie de leur religion et le titre des promesses qu'ils prétendent que Dieu ait attachées à leur sang. Il paraît que leur religion s'est formée à mesure qu'ils se sont multipliés, car elle n'a que fort peu de caractères dans son origine, et lorsqu'ils sont parvenus à ce grand nombre qui les a fait[s] un peuple considérable, il leur est né ce grand législateur dont le nom n'est connu que dans le secret de leur sanctuaire. Il leur a présenté des lois qu'il leur a certifié avoir reçu de l'Eternel, après une communication sensible avec lui. Mille prodiges ont paru ou aux yeux ou à la crédulité de ce peuple, qui ont éternisé le respect de ses paroles. À la faveur de cette profonde autorité, il a établi une religion dans laquelle il renferme et les devoirs à l'Eternel, et les espérances d'une félicité suprême, et les intérêts du sang et de la fortune, afin de la rendre, par cet engagement universel de tout ce qui regarde l'homme, et plus certaine et plus inviolable; et pour ne pas laisser de liberté à l'esprit, il a fait entrer la religion dans toutes les actions de la vie humaine. Un Hébreu ne saurait faire un pas qu'il n'ait une loi qui le règle; tout a rapport au ciel, tout est observation, obéissance et culte.

Ce législateur incomparable a commencé à déterminer l'incertitude des mœurs des hommes par l'établissement d'une doctrine d'équité qu'il a partagée dans des lois ou des maximes qu'il a cru ou inspirées du ciel, ou dignes de lui. Par là il a soutenu le cœur et l'a rendu capable d'un véritable zèle dans cette disposition. Il a dévoilé la divinité et l'a fait voir dans la magnificence de ses œuvres, dans la profusion de ses bienfaits, dans la terreur de ses vengeances; d'un côté une distribution de biens sans nombre et une domination sans fin, de l'autre l'anéantissement, la mort, une éternelle désolation.

Il n'a pas eu de peine après cette prévention à imposer le joug de la religion qu'il avait ou reçue ou composée, et comme il connaissait parfaitement la nature de l'homme dépendante des images et des figures qui déterminent ses actions intérieures les plus abstraites, il a caractérisé la religion par des symboles, par la construction d'un œuvre matériel dont l'art est mystérieux, auquel il a donné un rapport à la divinité même. Il a ordonné des sacrifices dans un détail de cérémonies, de prières et de victimes. Il a choisi des ministres d'une même branche de famille à la tête desquels il a mis un chef qui porte et dans ses vêtements et sur son front une majesté que la prévention des Hébreux rend sensible. Toutes ces formes sont d'une étendue et d'une discussion qu'on ne saurait savoir sans être élevé dans cette religion, qu'on peut dire, cher Hippocrate, avoir plus d'excellence que toutes les autres. Son objet est l'Eternel seul; ses devoirs sont de la part de l'homme l'amour, le respect, la vérité, la confiance, la probité et l'obéissance; du côté du culte, des prières et des élévations de cœur et d'esprit qui rendent sensible le feu de son zèle, des sacrifices de gloire au Tout-Puissant et d'expiation à sa colère; elle impose le repos du septième jour qu'elle rend inviolable, elle interdit certains aliments, elle ordonne des jeûnes, elle fait mouvoir tout ce grand peuple par la règle de ses lois; sa fin est la durée de son alliance, la domination temporelle, et la félicité après la résolution des choses présentes; c'est pour cela qu'ils se croient immortels et qu'ils n'admettent que la destruction de la matière. Je ne sais s'ils ne s'attribuent pas cette immortalité par distinction à toutes les autres nations, c'est ce que je n'ai pu découvrir. Enfin, tout y est si grand et du côté de la majesté, et du côté de la justice, et du côté de l'ordre que toutes les nations sont venues puiser à cette source la doctrine, la connaissance du grand ouvrier de l'univers, la mesure de l'équité, la discipline, et les cérémonies, et l'esprit même du gouvernement.

Il est constant que les Chaldéens et les Hébreux ont répandu dans toutes les nations l'esprit de Religion, qu'ils ont fait germer cette semence divine ensevelie dans la nature, que leur doctrine s'est communiquée moins par leur participation que par l'attention qu'on a apportée à les imiter, et comme l'imitation n'est jamais juste, particulièrement en matière de religion, dont les desseins, l'intention, les lois, l'établissement de la morale et des cérémonies sont mystérieux et cachée, quelques soins qu'on se soit donnés à les étudier, on n'a pu puiser chez eux que quelques formes, quelques cérémonies et fort peu d'érudition, qui n'ont pas laissé d'ouvrir aux étrangers la facilité de composer leurs religions chacun selon la portée de leur génie et de leur constitution naturelle. Les premiers inventeurs ont été les premiers originaux des autres qui les ont suivis et, par une fécondité qui naît tout ensemble et de la nécessité d'avoir une religion, et de la bizarrerie de l'esprit des hommes qui se la veut accommoder à son gout, les religions se sont tellement multipliées sur la terre que non seulement chaque nation a la sienne toute différente, mais que dans chacune de ces religions il y a encore une infinité de sectes qui se trouvent partagées en autant d'opinions différentes qu'il y a d'hommes d'esprit et éclairés, qui ne se veulent persuader que par leur propre jugement.

Voilà bien légèrement, cher Hippocrate, l'idée et le caractère des religions. De descendre comme vous le souhaitez dans leur détail, quand ce ne serait que des principales qui sont comme les secondes sources des autres, ce serait aller trop loin dans une carrière aussi bornée que celle d'une simple conversation; je vous dirai seulement en général que les Égyptiens, auxquels on peut attribuer sans s'abuser une pénétration et une étendue d'esprit qui nous passe, se sont servis de toutes sortes d'artifices pour cacher leur imitation, car pour ôter la connaissance et les traces des progrès qu'ils ont faits, chez les Hébreux et chez les Chaldéens, ils ont insinué des traditions dont l'antiquité est si profonde qu'elle n'est plus contestable. Ils ont jeté des voiles sur toutes leurs doctrines, et sur l'ordre de leur culte, qui sont des hiéroglyphes, des symboles mystérieux, des lettres obscures et inexplicables, qu'ils ont consacrées sur des monuments qui inspirent du respect et de l'autorité même aux nations étrangères, et pour se singulariser, et dissiper en apparence tous les rapports qu'ils ont avec les Hébreux et les Chaldéens, ils ont choisi pour objet de leur adoration la terre et les reptiles qui la couvrent. Ils ont des prêtres qui gouvernent souverainement non seulement ce qui dépend de la religion, mais même de la politique et de la conduite populaire; le seul mérite et

de la doctrine naturelle et de la magie les élèvent à ce rang. Ils prétendent avoir une continuelle correspondance avec les intelligences, tant celles qui meuvent et règlent les cieux que celles qui inspirent les éléments et animent la masse de la terre. Ils persuadent par là qu'ils ont la clef des causes secondes, qui leur ouvre la science immense de l'astrologie, des talismans, des sympathies, et des ressorts de toute la machine en général. J'ai bien remarqué leur imposture, mais j'ai admiré leur adresse dans l'usage qu'ils en font, et si je ne me suis abusé moi-même, j'ai reconnu qu'ils avaient l'art de produire des œuvres plus que naturels dont le mélange levait tous les soupçons de leurs mensonges. Ils mettent tout le ciel en feu avec de simples paroles. Ils font entendre le tonnerre, ils appellent les grêles et les pluies. Ils promettent de l'abondance; ils prédisent les stérilités, les poisons aériens qui infectent les climats. Ils parlent des maladies et de la mort des hommes comme s'ils étaient les arbitres de ces événements. Ils font parler des momies. Ils animent de petites figures de cire qui deviennent à l'instant dures et éclatantes comme le porphyre et l'agate. Ils font paraître des spectres qu'on entend et qu'on voit sous des figures bizarres. Ils enseignent comme une doctrine de leur religion le passage des âmes d'une espèce à l'autre et prétendent que ce changement de domicile ne se peut faire qu'après l'entière résolution du cadavre. C'est dans l'esprit de cette prévention qu'ils consacrent leur corps à des baumes et à des aromates qui desséchant tout ce qu'il y a d'humide leur procurent l'immortalité, de sorte que tant que cette figure humaine subsiste par l'assistance et par la chaleur de ces médicaments immortels, l'âme qui l'animaient demeure libre, elle n'est point contrainte de se souiller dans l'union d'une autre espèce, et si pendant le cours de certain nombre de siècles elle demeure dégagée de la fatale nécessité de la transmigration, elle acquiert l'heureuse impassibilité qui la met au nombre des intelligences qui assistent à la conduite de l'univers. Ils distinguent néanmoins le sort des âmes; celles qui ont suivi la voie des crimes qu'ils ont exécutés, auxquelles l'impiété et la liberté effrénée des passions ont fait violer le respect des autels, les lois de l'honneur et de la vie civile, ne peuvent atteindre à cette prescription contre la servitude de la transmigration. Ils sont malheureusement destinés à un éternel concours de la vie à la mort et de la mort à la vie. Il n'y a que celles qui ont persévéré dans les devoirs de la religion, qui ont aimé la justice et la vérité, qui puissent prétendre à la condition de ces suprêmes intelligences, qui sera la durée de l'univers. Ils croient une divinité de laquelle est sortie toute puissance et toute créature, dont l'œuvre est si éminemment sorti de ses mains qu'il a eu d'abord en lui la capacité de se soutenir sans son concours, de

sorte que cet être infini, éternel et incompréhensible jouit d'un repos qui n'est et ne peut être interrompu, qui le laisse dans cette possession bienheureuse de son immense plénitude. Ils adorent cette divinité dans la créature, ne se trouvant pas dignes eux-mêmes de l'adorer directement, tant parce qu'elle leur est incompréhensible que par l'inutilité de leur adoration, qui ne pourrait contribuer à la gloire de celui qui ne la peut avoir que par lui-même. Ils sont persuadés que l'adoration indirecte est juste et raisonnable, et pour honorer davantage l'ouvrier, c'est qu'ils l'adorent dans ce qu'il y a de plus vil parmi les choses créées, qui sont les insectes, les reptiles, et le limon de la terre, et concluent dans leur doctrine que ce grand ouvrage est bien divin puisque ce qu'il y a de plus abject en ses parties est adorable. Ils révèrent les intelligences et les attestent pour témoins de leur adoration. Ils ont des mystères et des lois; leurs mystères sont enveloppés par des symboles obscurs dont il n'y a que leurs mages qui aient l'éclaircissement; tout le reste de la nation s'en repose sur eux. Leurs lois ne sont point écrites, elles sont traditionnelles, la bouche de leurs mages les autorise. Ils s'arrogent une antiquité qui passe la mémoire de tous les monuments et de toutes les traditions, à la faveur de laquelle ils en imposent autant qu'il leur plaît. Ils n'ont point voulu donner d'autorité à la lettre qui les aurait engagés à une date, et se sont contentés d'établir toutes leurs lois sur la vive voix. À l'égard de leurs mœurs privées, ce qu'ils ont de louable est qu'ils sont plus sincères que les autres nations. Ils aiment la doctrine, ils sont bienfaisants et ne souffrent personne chez eux dans l'extrême indigence. Ils sont sévères jusques à l'excès dans la punition des crimes, parce que leur constitution naturelle est portée à la justice, et que leur éducation est sage. Ils se croient plus coupables dans l'exécution des crimes, aussi ne punissent-ils pas si sévèrement les étrangers. Leurs défauts les plus remarquables sont la superstition et la vanité. Ils ne mettent point de bornes à leur culte dans le choix des choses qu'ils proposent à leur adoration. Ils n'observent ni la bienséance, ni la raison; le peuple règle tout le détail de la religion selon son caprice et le zèle aveugle qui l'emporte. Leurs mages n'entrent point dans cet examen. Il suffit qu'ils conviennent des premiers principes, tout ce qu'ils ajoutent de leur invention acquiert de la sainteté aussitôt qu'il est consacré par l'usage et par l'exercice. Leur présomption qui est extraordinaire ne paraît pas leur être naturelle. Les Hébreux qui furent autrefois mêlés avec eux semblent les avoir infectés de cette indigne faiblesse par la même application qu'ils ont de ce vice. Ils s'arrogent l'antiquité comme eux, la vraie doctrine de la religion, l'excellence sur tous les peuples de la terre, le mérite de la magie et la prééminence des arts et des sciences. Ce n'est pas

qu'il n'y ait quelque fondement dans cet excès de vanité. S'ils en imposent sur la profondeur de leur origine, ils sont louables d'avoir établi une fiction dont on ne les peut convaincre. Si leur religion est une imitation, elle a cet avantage sur son modèle qu'elle a su se communiquer à toute la terre. S'ils n'ont point de titres pour ce premier rang sur toutes les nations, la gloire de les avoir enseignées ne laisse pas de leur donner quelque caractère de supériorité. Si les Chaldéens ont été plus profonds dans la magie, ils n'ont pas su si bien qu'eux la mettre en lumière et lui donner son véritable usage. Pour l'érudition et la doctrine, s'il est vrai qu'elles ne tirent leur mérite que selon qu'elles se communiquent et se reproduisent, on ne saurait disputer aux Égyptiens d'avoir été les premiers maîtres du monde. On peut dire que la plupart des nations se sont formées sur eux dans l'arrangement de leur Religion. J'ai découvert par de vieilles recherches, en fouillant de vieilles traditions, qu'il y a eu des temps où les hommes vivaient dans les voies d'une nature toute pure et non instruite; une naïveté sans adresse, et une simplicité sans art réglai[en]t leurs cœurs et leurs actions. Ils n'étaient point sous le joug des lois. L'ignorance bienheureuse des crimes les exemptait de mal faire, et la liberté de suivre leur propre lumière dans le choix de leur opinion sur l'auteur universel les mettait hors du reproche de l'impiété; en cet état, la raison qui n'était pas encore débauchée avait des lumières bornées, mais elle était plus droite et moins sujette aux égarements. Les passions n'étaient point violentes, parce qu'on n'était ni parmi les méchants exemples qui les irritent, ni dans l'habitude de les écouter qui les introduit. La médiocrité régnait partout; l'ambition, l'avarice et la fureur des voluptés qui n'ont paru qu'avec le dérèglement des mœurs ne troublaient point le commerce de la vie. On ne connaissait point de distinction parmi les hommes. Il n'y avait ni empire, ni servitude, chacun se pourvoyait de ses besoins de la première main de la nature; on devait tout au travail dont personne n'était exempt. L'art d'aller chercher les richesses dans les entrailles de la terre et d'y attacher la valeur de toutes les choses de ce monde n'était pas trouvé. Les plaisirs étaient innocents, on les prenait sans mollesse, sans emportement, sans inquiétude et sans jalousie; on contentait la nature sans passer les bornes, ses désirs n'allaient pas plus loin que ses forces. La science fatale de se faire aimer et de s'engager soi-même était inconnue, et cette pureté s'altéra par la funeste société de plusieurs familles qui se lièrent entre elles et commencèrent à former de petits états. Le dessein d'assurer leur repos inspira l'expédient de lever des murs et de donner aux plus forts le soin de défendre les autres. On trouva l'invention de mettre le fer en usage pour armer les hommes. Insensiblement le métier de la guerre s'introduisit;

l'envie de défendre ses limites, la nécessité de se défendre de l'oppression de ses voisins en fit la plus ordinaire et la plus importante de toutes les applications. On commença à goûter la gloire et à se laisser toucher de l'ambition; pour lors, le plus faible devint la victime du plus fort, les conquêtes élevèrent des trônes, fabriquèrent des sceptres et des couronnes. Le dégoût de se voir gouverner par un seul et de ne pouvoir prétendre la domination à son tour donna la première idée de l'état populaire. Ce grand progrès de la disposition des hommes fit naître la nécessité de la religion et du culte des dieux. La politique manquait de motifs pour retenir avec empire les cœurs et les esprits dans les devoirs de la société. Il fallut recourir à la religion et mettre le ciel dans tous les engagements de la vie. La crainte de sa foudre, l'appât de ses promesses et la raison à lui rendre des devoirs pour attirer sa protection intéressèrent le commun des hommes, et l'excellence de ce grand moyen par rapport aux considérations de la politique attirèrent les autres et les retinrent dans le respect et le nœud de la religion. Il y a bien apparence que son premier usage ne s'étendait qu'à des vœux et à quelques sacrifices publics; on implorait les dieux, on leur rendait des actions de grâces, on les reconnaissait les auteurs de tous les événements. On alla plus loin; on s'instruisit de plusieurs traditions dont la doctrine des Chaldéens et des Hébreux accommodée à l'usage des nations avait ouvert le chemin, par tout où pouvait aller le commerce et la correspondance des hommes. Chaque peuple ajouta du sien aux formes étrangères qu'il emprunta; l'invention, la fable, la fécondité de la superstition, l'insolence des héros qui s'attiraient les honneurs divins mirent au jour autant de dieux et de cultes différents que la licence et le mensonge en voulurent approuver. Il n'y a chose dans l'univers qui n'ait été consacrée. Toutes les parties du ciel et de la terre, jusques aux éléments, les animaux et particulièrement les hommes. Les nations qui ont été mêlées avec les Chaldéens sont presque toutes tombées dans l'adoration des astres, parce que ces anciens docteurs remplissaient leurs prières de toutes les merveilles placées dans les cieux, et comme ils ne s'expliquaient pas, leurs imitateurs ont pris les expressions de leurs admirations et de leur reconnaissance pour une véritable invocation. Les autres qui ont eu la communication des Hébreux se sont proposé des symboles, mais ils ont bien dégénéré, car cette secte éminente dans son esprit et ses institutions avait pour objet la divinité, et n'introduisait ces signes que pour donner de l'attention et des règles aux sens et pour rendre plus sensible son attention à l'Éternel. Elles n'ont point été comprises par ceux qui les ont étudiées; on ne s'est arrêté qu'à leurs signes dont on a même altéré la forme en sculptant des

figures et s'abandonnant au dernier débordement de l'idolâtrie, sans principe et sans accord. Tout l'Orient est imprimé de ces erreurs. J'ai trouvé plus d'ordre et d'éducation dans les religions de l'Occident; c'est qu'elles ont puisé sous les Égyptiens; on ne les peut néanmoins excuser d'avoir suivi la fable et la divinité des héros, mais cette fable est soutenue de beaucoup de doctrine, et cette divinité humaine a des endroits pour être justifiée; le mensonge y est caché sous les plus judicieuses et les plus saintes apparences, et, comme je crois vous l'avoir déjà dit, quelques défauts que j'aie trouvés dans chacune de ces religions, dont le nombre est infini, ils ne m'ont point paru être de telle importance qu'ils puissent apporter plus de préjudice aux hommes qu'ils n'en reçoivent d'avantages, par les usages louables et les saintes institutions qu'elles introduisent, et par l'engagement de respect et de docilité où elles les retiennent. Il n'y a point d'homme qui n'ait le cœur sensible à la crainte de Dieu. Il a beau se vouer au libertinage, c'est une révolte; si elle dure, ce n'est que par reprise. Il y a des intervalles pacifiques où le cœur se déclare en faveur de la divinité, et s'il arrive, ce qui me paraît très rare, que ce point de lumière s'éclipse en lui, il tombe dans une nuit d'où il s'efforce de sortir, et préfère la moindre clarté, quelque suspecte qu'elle lui soit, parce qu'elle lui donne une assiette qui fait son repos. Il la préfère, dis-je, à ses incertitudes et à ses ténèbres qui le troublent, qui l'égarerent et qui le confondent, tant il est attentif à lui-même, car il faut demeurer d'accord que ce grand mouvement de cupidité où il s'abandonne quelquefois le distrait de son propre cœur, c'est-à-dire de lui-même et le met hors de la portée de ses inquiétudes intérieures. C'est aussi la principale utilité des Religions de déterminer le cœur par le détail d'une certaine doctrine qui établit ou des vérités, ou des vraisemblances équivalentes, sous l'autorité desquelles elle impose une morale qui soutient la volonté et règle les actions avec d'autant plus de succès que tout ce qu'elle contient est toujours droit, juste, et de mesure à la bonne nature. L'homme dans cette éducation a toutes les dispositions pour être bon citoyen et bon père de famille. Voilà la fin de la politique et le dessein des sages; la fable et l'erreur des religions aussi bien que leur diversité ont de puissantes raisons qui les justifient; l'idée de la Divinité est trop abstraite, elle a trop peu de rapport aux sens et à la raison ordinaire des hommes pour les rendre attentifs et les occuper. Il a fallu introduire des mystères, inventer des faits, proposer des doctrines, imposer des lois, établir une morale, tout cela pour remplir l'homme qui serait demeuré vide s'il n'avait eu que la Divinité pour objet, ç'a été la nécessité de ces grands moyens qui a rendu nécessaires la fable et l'erreur et qui les a mises à la tête de toutes les religions. Leur diversité n'a pas été

d'une moindre nécessité; la sagesse nous apprend qu'on ne saurait assez procurer l'union d'un Etat, et c'est par elle qu'il ne fait qu'un même corps et que les particuliers pénétrés du zèle public y sacrifient jusques à leurs propres intérêts. C'est aussi par cette disposition qu'il se maintient, qu'il se garantit des troubles intérieurs, et qu'il est à l'épreuve de la force de ses voisins. Bien des choses contribuent à la fermeté de cette union qui paraissent inutiles aux yeux des ignorants, et tout ce qu'il y a de singulier à une nation qui la rend différente des autres sont autant de caractères chez elle qui établissent l'uniformité et l'union de laquelle naît comme de son principe l'amour de la patrie, si nécessaire pour sa conservation. Mais on peut dire que de toutes les distinctions qui caractérisent les peuples, il n'y en a point de plus sensible et de plus importante que la religion; elle lie les cœurs, réunit les desseins, anime le zèle, réduit tous les intérêts en un seul et fait aller le courage jusques à la fureur pour la défense commune. Voilà l'effet de la religion quand elle n'a que l'étendue de la nation qui la professe. Ajoutez, cher Hippocrate, que les politiques qui ont dû contribuer à tout ce qui pouvait bien établir les États ont très sagement toléré la diversité des religions, à laquelle l'esprit bizarre des hommes n'a toujours été que trop porté, et cette diversité de religion d'un État à l'autre, qu'ils ont approuvée, est regardée par eux pour le plus funeste des malheurs quand elle se rencontre dans le sein d'un même État; tant il est vrai que les intérêts se partagent par la diversité des religions. La divinité même des hommes, quelque insolente qu'elle soit, a produit de grands effets dans la politique; elle a forcé ceux qui étaient dévorés de cette ambition à courir à la gloire et à faire des actions héroïques, qui ont souvent fait le salut de leur patrie; elle a augmenté le respect et la soumission des peuples envers ces héros qu'ils ont regardés comme des hommes pleins de Divinité, et ces dispositions ont été de grands secours au progrès des États. Après ces réflexions, demeurons d'accord, cher Hippocrate, de l'utilité de toutes les religions; la politique nous force de les approuver, et la raison ne nous permet pas d'en détester ni les erreurs ni les superstitions, puisque leur usage est salutaire aux États et à ceux qui les composent. Elles ont toutes des constitutions sages, des louables desseins, de justes entreprises, et enfin elles conviennent toutes du même objet qui est la Divinité; de quelque figure qu'elles la découvrent, de quelques fables qu'elles remplissent le culte qu'elles lui vouent, elles achèvent leurs devoirs et sont de tous les ouvrages de la sagesse humaine les plus éminents, les plus indispensables et les plus utiles. Voilà en peu de mots ce que je pense de l'auteur de la nature, et des religions, me dit-il. Il est temps de prendre le repos; la nature

et la chute du jour nous y convient; nous parlerons demain si vous voulez des mœurs et de l'immortalité.»

Je me retirai à l'instant, car il ne m'aurait pas permis de lui marquer ma reconnaissance par des louanges et par des protestations d'estime. J'allai rejoindre ceux qui m'avaient amené. Ils me témoignèrent qu'ils avaient eu part au discours de ce philosophe. Ils s'étaient approchés et à la faveur des arbres qui les cachaient, ils avaient été de la conversation sans y paraître.

FIN DU PREMIER RAISONNEMENT

* *

*

Je ne manquai pas de me rendre le lendemain à la cabane pour l'entendre. Nous primes nos mêmes places. Je le priai de vouloir continuer, l'assurant que j'étais pénétré de la bonne foi avec laquelle il m'exposait ses sentiments.

«L'examen des mœurs est un grand détail, cher Hippocrate, me dit-il. Ce n'est guères la matière d'une simple conversation, si ce n'est qu'étant aussi éclairé que vous l'êtes dans les mystères de la nature et dans la disposition des organes et des parties du corps humain, il suffit que je vous touche légèrement les choses et que je m'arrête aux simples idées. Les mœurs des hommes sont les suites et le cours de leurs actions par rapport aux sentiments et aux inclinations dont leur cœur est prévenu. Ils naissent indéterminés; la constitution naturelle qu'ils rencontrent à leur avènement à l'être, les premières nourritures, les éducations, les emplois, les habitudes qui se forment insensiblement en eux, les occasions qui les engagent, les passions qui les dominant & la religion qu'ils professent sont autant de principes différents qui contribuent ensemble à déterminer leur cœur et à donner le mouvement à leurs actions. Ce n'est donc, cher Hippocrate, ni le tempérament, ni la seule raison qui règle les mœurs, mais l'un et l'autre ensemble, joints à une infinité d'autres causes.

Je vous avoue que j'ai longtemps observé l'homme sans le pouvoir découvrir. Le jugement des philosophes que j'ai écoutés ne m'a point satisfait, et s'il était vrai que j'eusse atteint la vérité là-dessus, je ne la devrais qu'à un siècle d'études, et à

la blancheur de mes cheveux.

Je remarque que tout l'univers est conduit par une première cause qui la fait mouvoir; les animaux même sont déterminés en toutes leurs actions par cette conduite supérieure; c'est ce qui établit si éminemment la régularité et l'ordre.

/